

# Petit aperçu du sentiment d'insécurité et des violences sexistes sur un campus universitaire

## Introduction

Les campus universitaires ont cette caractéristique particulière de réunir un grand nombre de jeunes sur un périmètre restreint et d'offrir un cadre festif particulier. Propice à certains débordements au niveau des comportements qui mènent effectivement à des situations violentes, du harcèlement à l'agression sexuelle, ces lieux génèrent beaucoup de fantasmes fondés ou non... mais qui donnent un double visage aux sites visés : à la fois bulle où rien de mal ne peut arriver puisqu'on est « entre pairs », et terrain à risques.

Pour la première fois, le CEFA s'est associé au planning familial pour accueillir les étudiants et étudiantes lors du Welcome Spring Festival autour des questions de vie affective et sexuelle, et d'égalité hommes-femmes.

Ce fût l'occasion de lancer une enquête auprès des étudiantes, qui mettait en parallèle les représentations (sentiment de sécurité ou d'insécurité) et les situations réellement vécues.

Sur 169 questionnaires récoltés en rue, par mail et mis à disposition dans des associations partenaires d'avril à juin 2010, nous pouvons mettre en lumière une série de constats concernant spécifiquement les filles dans l'espace public, essentiellement dans un contexte de sortie. Vu la petite taille de l'échantillon, nous n'avons retenu que ce qui révélait une tendance significative.

### **Le sentiment d'insécurité**

Si 46 % des filles interrogées estiment n'avoir rien à craindre sur le campus en rentrant de fête, 30,9 % déclarent rester solidaires, 20,6 % être soulagées d'arriver chez elles sans encombre, et 16 % s'arranger pour être accompagnées.

Au niveau des représentations, pas de grande surprise : les filles se sentent davantage en sécurité dans des lieux éclairés, plus fréquentés, au centre ville, et surtout ... chez elles!

Et elles se sentent en insécurité dans des lieux excentrés, peu ou pas éclairés (27 %), déserts (26 %), « mal fréquentés » (26 %) c'est-à-dire par des hommes ivres, extérieurs au milieu universitaire et/ou identifiés comme d'origine étrangère. Il s'agit de préjugés ordinaires qui circulent largement au sein de toute société : la différence de milieu (on craint moins de ses pairs), le danger que représente potentiellement la gent masculine pour la gent féminine. En effet les femmes ne sont toujours pas autorisées à la violence. Bien qu'une seule participante ait évoqué une agression par d'autres filles. Par ailleurs, l'alcool, connu pour son effet désinhibant, fait craindre les réactions d'une personne sous influence. Les rumeurs de viol et d'agression ont été citées mais ont, selon les réponses, moins d'impact sur le sentiment d'insécurité (11,5 %). Néanmoins, le lien est tout de même fait consciemment par ces jeunes femmes et on pourrait supposer qu'il pourrait être, non pas inexistant mais simplement inconscient chez les autres, le sentiment d'insécurité se basant sur un ensemble d'idées reçues et de fantasmes.

C'est plus les circonstances que le lieu lui-même qui provoquent un sentiment d'insécurité. Il est intéressant de noter ici que la ville de Louvain-La-Neuve a édité un plan « Sécurité urbaine » conseillant entre autres : « surtout le soir et la nuit, empruntez les chemins « piétons éclairés » (en jaune sur le plan) ». C'est donc à la fois une représentation intégrée socialement et une stratégie pour se rassurer davantage. En effet aucune étude n'a montré à ce jour à notre connaissance qu'il y avait plus ou moins d'agressions selon la présence ou non d'éclairage public.

L'obscurité est un indicateur fort au niveau du sentiment d'insécurité, tandis que c'est la présence de monde qui rassure plus que tout le reste. Ce qui coïncide avec les stratégies les plus choisies en cas de confrontation potentielle à une personne dangereuse : attirer l'attention (82 %), se mettre en sécurité (80 %), demander de l'aide (41,2 %).

La peur de l'agression est présente chez toutes les femmes en tant que femmes et cela modifie leur quotidien. S'il existe des risques bien réels à l'extérieur, ce serait plutôt de l'ordre de l'extraordinaire, comme la plupart des statistiques le prouvent : à l'inverse des hommes, les femmes risquent bien plus d'être agressées chez elles par une personne connue que par un inconnu dans la rue.

Selon la dernière étude de l'Institut pour l'Égalité Femmes-Hommes, si femmes et hommes sont « victimes dans des proportions comparables aux violences verbales dans l'espace public, les hommes sont deux fois plus exposés aux agressions physiques que les femmes »<sup>1</sup>. Néanmoins, les violences rencontrées ne sont pas les mêmes car elles se basent sur le genre : on parlera de violence sexiste. Pour illustrer : une femme sera insultée ou agressée en tant qu'objet sexuel ou proie plus facile parce que considérée comme plus faible, un homme sera confronté à une lutte de pouvoir, défié sur une question de territoire ou mis en cause dans sa masculinité. Sans compter les violences hétérosexistes à l'encontre d'hommes ou femmes homosexuel·les. Mais l'enquête réalisée ici n'a pas permis d'aborder ce dernier aspect.

La peur de l'extérieur induit des mécanismes qui se veulent être des tentatives de protection, d'évitement de la violence, que ce soit la peur de sortir seule le soir ou le fait de changer de chemin. L'attention est dès lors plus soutenue, quand elle ne se transforme pas en une vigilance systématique à l'environnement et à sa position dans l'espace public. Cette attitude peut mener d'une part à une anxiété récurrente, voire permanente chez certaines femmes, d'autre part à des mécanismes de banalisation de la violence (« il m'a insultée mais il aurait pu me faire pire ») comme nous le verrons plus loin. Le sentiment d'insécurité poursuit donc les filles et les femmes. Leur mobilité en est ainsi souvent réduite. Cela peut aussi être une souffrance et à tout le moins un coût d'énergie psychique.

On observe dans les résultats que les filles qui ont déjà connu une agression ont tendance à prévoir trois fois plus que les autres d'être accompagnées pour rentrer chez elles.

À part cela, il n'y a pas de lien évident entre le sentiment d'insécurité et le fait d'avoir été confrontée à une agression.

## Se défendre ?

48 % des répondantes disent avoir déjà été « emmerdées », 14 % agressées et 9 % témoins d'agression. Le contexte le plus évoqué est le soir lors d'une fête ou sur le chemin du retour. À ce propos, de jeunes hommes ont dénoncé avec indignation lors de leur passage au stand certains comportements sexistes au sein des cercles estudiantins.

La plupart des réactions sont de l'ordre de l'évitement (51 %), voire de la paralysie (« rien », « avancer plus vite », « ignorer », « tétanisée », « j'ai changé de place »). Les jeunes femmes osent peu se défendre de manière assertive (« rien, il était plus fort que moi ») et vont plutôt chercher une aide extérieure. Certaines essaient de parler pour calmer le jeu : « la désescalade est une stratégie souvent employée par les femmes, car elle rejoint des valeurs définies comme « féminines » dans notre société : la patience, l'empathie, l'esprit de sacrifice »<sup>2</sup>. Selon Irène Zeilinger, cela peut fonctionner quand l'agresseur est « de bonne volonté », en besoin d'empathie, car la tentative de dialogue ne permet pas de poser clairement ses limites. En outre, celle-ci s'apparente parfois à une justification de la part de la victime : « je lui ai expliqué mon refus ».

Si l'on revient à la question de la réaction envisagée dans un cas potentiel d'agression, 82 % des participantes pensent à attirer l'attention, et 80 % à se mettre en sécurité. Seules 33 % oseraient frapper et 32 % utiliser un objet pour se défendre. Cette dernière stratégie apparaît cependant plus fréquemment dans les réponses des jeunes femmes qui ont déjà été agressées. Ces réponses viennent après parler à l'agresseur (44,2 %) ou appeler la police (38,8 %). Parmi les filles agressées, quelques-unes ont tout de même affronté l'agresseur : « je l'ai délogé », « mordu la langue », « crié, tapé » (7 %).

On observe une banalisation des violences sexistes lorsqu'il ne s'agit pas directement d'agression identifiée comme telle : « rien de grave », « normal », ... Les filles ont intégré qu'il est normal qu'en tant que filles, elles soient « emmerdées », sollicitées sexuellement par leurs congénères masculins, et ce même si, alors qu'elles relativisent les faits, elles témoignent par ailleurs majoritairement d'un sentiment de peur. Plus de peur que de mal ? Il y a un très grand seuil de tolérance à l'insulte, souvent accompagné de culpabilisation.

Dans plus de la moitié des cas, la réaction de la fille ou d'un tiers a permis de mettre fin à la situation. Certaines filles ont signalé un effet de surprise, que

l'on interprète comme positif. Il arrive que l'agresseur soit décontenancé et se rabatte sur la moquerie avant de cesser d'importuner sa victime, par exemple. Cela prouve que toute réaction de la personne agressée ou d'un tiers est potentiellement efficace, donc utile. Malheureusement, dans 15 % des cas, l'agresseur a poursuivi son acte.

Les témoignages récoltés offrent un résultat certainement sous-estimé vu que les réponses ne font référence qu'à des confrontations avec des inconnus dans l'espace public sans presque aucune mention de situations vécues avec des personnes de l'entourage.

## En parler

La moitié des filles interrogées n'en ont parlé ou n'en parleraient à personne. Pour celles qui en ont parlé ou en parleraient, la majorité se confierait plutôt à des ami-es. Aucune n'a évoqué l'appel à un service spécialisé, autre que la police au moment-même. Les ressources adéquates ne sont donc pas connues ou n'apparaissent en tout cas pas immédiatement comme telles. Dire est encore difficile, la tendance est à endosser seule la responsabilité et le poids de l'agression. Les sentiments qui suivent une situation agressive sont d'ailleurs, outre le soulagement lorsque la situation a pris fin, la peur majoritairement, la honte, le dégoût, l'impuissance, la culpabilité (« je l'avais provoqué »).

## Stratégies et propositions

La réponse à la question de savoir comment améliorer la sécurité porte majoritairement sur un renforcement du dispositif de sécurité : présence de la police ou d'autres services. Ensuite viennent sur le même pied d'égalité plus de lumière ou... rien. Les jeunes femmes imaginent donc peu de possibilités d'assurer leur sécurité elles-mêmes ou d'impliquer la citoyenneté de tout un chacun.

L'une ou l'autre a néanmoins avancé des idées de prévention durable comme « mieux éduquer les garçons » ou « apprendre à se défendre ». Une autre proposition, isolée elle aussi, nous paraît intéressante par rapport au sentiment d'insécurité, et ce de manière globale dans la société : « moins de politique de la peur ».

Le sentiment d'insécurité s'inscrit via non pas l'expérience empirique mais bien des schémas transmis et non remis en question, des stéréotypes. Cela peut se désapprendre. Pour ce faire, il est essentiel de combattre ces stéréo-

types par la sensibilisation et l'éducation, mais aussi renforcer les femmes au niveau de leur confiance en leurs capacités et de leur droit à se défendre. C'est l'objectif des cours d'auto-défense pour femmes. Cela va de pair avec la déconstruction des stéréotypes de genre en matière de prévention primaire et secondaire des violences sexistes.

Cette enquête offre une approche restreinte et il serait intéressant d'aller plus loin, en interrogeant bien entendu un plus grand échantillon, dont les garçons, en sondant davantage les représentations, et en abordant d'autres contextes comme les lieux de vie communautaires, ou les facultés elles-mêmes : il serait en effet tout aussi intéressant d'aborder la question du harcèlement et la mise en place de procédures en la matière au sein des services de l'université. En effet si le harcèlement au travail semble cadré par des textes adoptés officiellement en regard de la loi, aucun dispositif spécifique ne semble exister quand il s'agit de harcèlement à l'encontre d'étudiant-e-s.

Sur un site particulier comme un campus universitaire, une vigilance devrait être portée aux messages véhiculés au sein des différents lieux de vie des étudiant-e-s, et la manière dont les espaces de fête sont organisés. Cela va de l'affiche annonçant une soirée à la gestion des WC, en passant par une collaboration volontaire entre différentes instances : vice-rectorat aux affaires étudiantes, cercles, Assemblée Générale des étudiant-e-s, etc., et services spécialisés de prévention et d'aide. Des améliorations pourraient être apportées à la configuration des espaces publics, mais aussi privés, avec le concours des principales intéressées, en proposant, entre autres, un processus qui a déjà fait ses preuves ailleurs : les marches exploratoires. « La marche exploratoire est un moyen de dresser une évaluation critique de l'environnement urbain dans ses dimensions de sécurité, de mobilité, de convivialité et de favoriser, à l'aide de nouveaux aménagements, une meilleure appropriation de l'espace public par les femmes aux différents moments de la journée »<sup>3</sup>.

Merci à Frédérique Herbigiaux et Irène Zeilinger, aux équipes d'AIMER à Louvain-La-Neuve, d'Univers Santé et du Service d'Aide aux Étudiants

## Notes

1. IEFH, Communiqué de presse, 15 juin 2010
2. ZEILINGER I., *Échappez belle !*, Garance, 2008, p. 10.
3. Une recherche-action a été menée en 2006 dans 6 villes et communes par le centre de recherche urbaine de l'ULB à la demande du service fédéral de la Politique des Grandes Villes. Le rapport est disponible à l'adresse suivante : [www.politiquedesgrandesvilles.be/fr/publications/Marches-Exploratoires.aspx](http://www.politiquedesgrandesvilles.be/fr/publications/Marches-Exploratoires.aspx)

## Bibliographie

- *Les expériences des femmes en matière de violence psychologique, physique et sexuelle*, Institut pour l'Égalité des Femmes et des Hommes, 5 juin 2010
- ZEILINGER I., *Échappez belle !*, Garance, 2008

---

**CEFA**<sup>asbl</sup>  
[www.asblcefa.be](http://www.asblcefa.be)

Avec le soutien de la Communauté Française de Belgique  
et de la Province du Brabant wallon

